

R. H.

1945

27 février

" Une heure avec Jacques GRÉVILLEAT "
comédien français

CINEMATHEQUE FRANCAISE

COMMISSION HISTORIQUE

5 Mai 1945

ARCHIVES DE LA
CINEMATHEQUE FRANCAISE

Une heure avec Jacques GRETILLAT, Comédien français.
(27 FEVRIER 1945)

J'ai devant moi Jacques GRETILLAT. Carrure massive, enco-
lure puissante, mobilité du regard, sensibilité, concentration
sont les caractéristiques dominantes de ce tragédien.

Une voix chaude d'orateur et un soupçon d'accent faubou-
rien achèvent de tracer la silhouette du personnage.

C'est, apparemment, un homme d'une cinquantaine d'années.
Il approche de la soixantaine.

Celui, qui, à l'Odéon, a incarné tant de fois les amoureux
athlétiques de la mythologie et de la tragédie antique, puis les
héros passionnés du théâtre romantique, a été aussi un acteur
remarqué du théâtre contemporain.

Il a débuté, il y a vingt ans, à l'Ambigu, avec Max Linder
qui, me dit-il, n'était pas alors un comédien fameux, s'il était
un garçon charmant. Il avait la gouaille et l'élégance du calicot.
Il réussit rapidement au cinéma, où ses dons d'observation, d'ima-
gination et d'expression firent merveille. Mais, trop vite enrichi
il devint neurasthénique et finit comme on sait.

C'est en 1906 que Jacques GRETILLAT fit ses débuts à
l'écran, un an, exactement, après Max Linder. Il tourna, sous la
direction d'Albert Capellani : " L'HOMME AUX GANTS BLANCS ",
avec Marguerite Brésil. Albert Cappellani était le frère du
comédien Paul Cappellani, qui avait été, avant la guerre de 1914,
engagé à la Comédie Française.

A la veille de sa mobilisation, en 1915, Grétilat revint
à l'Odéon, où il s'était dait, dès 1914, une place remarquée comme
tragédien, dans le répertoire racinien notamment. Il y avait créé
aussi des pièces modernes, comme " LE VIEL HEIDELBERG ", adapté
de l'allemand par Maurice Rémon, " RACHEL ", où Denis d'Inès se
signala à la critique par une création qui lui valût, peu après,
son entrée au Théâtre Français, " BEETHOVEN ", enfin, de René
Fauchois, où Grétilat donnait la mesure de sa force concentrée,
de son autorité et de la sobriété puissante de son jeu. Il n'était
pas jusqu'au théâtre de Molière où Grétilat n'avait marqué sa
place, notamment dans le rôle du Misanthrope, en compagnie de
l'excellent Vargas, père de l'actuel Administrateur provisoire
de la Comédie Française, Pierre Dux.

Il faisait alors partie de la cohérente et nombreuse troupe entraînée, aguerrie, passionnée par le génie obstiné d'Antoine. De cette troupe sont sortis maints comédiens français de renom. En 1915, Jacques Grétillet y était entouré de Marie Ventura, Sylvie, Colonna-Romano, Gilda Darthy, Germaine de France, Méthivier, Mmes Kerwich et Grumbach, de Desfontaines, Desjardins, Maupré, Vargas, Léon Bernard, Denis d'Inès, Coste, Chambreuil, Jean Hervé, Romuald Joubé, Flateau, Jean d'Id, Pierre Stéphen. A cette époque, l'ancien comique troupier, Vilbert, faisait à l'Odéon d'étonnantes créations dans " LE BOURGEOIS GENTILHOMME ", " DAVID COPPERFIELD " " LE MALADE IMAGINAIRE " et " MONSIEUR DE POURCEAUGNAC ".

La Comédie-Française, le boulevard et le music-hall ont trouvé, dans cette pépinière des éléments remarquables; mais à part Sylvie et Jean d'Id, qui ont marqué le cinéma de créations intéressantes, jusque dans ces dernières années, la plupart de ces comédiens sont restés sagement fidèles au théâtre.

Seul, Jacques Grétillet fit, en 1906, une incursion précoce dans le cinéma et ne l'abandonna jamais.

Mais c'est avant tout comme interprète et metteur en scène du cinéma muet qu'il appartient à l'histoire du cinéma français, dont il restera l'un des pionniers.

o
o

Son premier essai, avec " L'HOMME AUX GANTS BLANCS ", date des dessins animés d'Emile Cohl. Il les précède même d'un an tandis que son camarade de l'Ambigu, Max Linder, l'y précède à son tour d'une année. Albert Capellani, son metteur en scène, est un des tout premiers metteurs en scène français, à part Méliès, qui, neuf ans avant, avait tourné son premier film. Mais Capellani n'est qu'un metteur en scène, alors que Méliès est un précurseur.

Notons qu'en 1906 le cinéma international n'avait que onze ans.

" LA PROIE ", que Grétillet tournait en 1918, était un sombre drame moderne et Grétillet y jouait le rôle d'un assassin. Une photographie de ce film, exposée à l'Exposition de la Cinémathèque Française (§ I), nous montre un Grétillet léonin, au visage d'énorme oiseau de proie, aux orbites caves, à la crinière romantique, démesurément longue et flasque, au court nez busqué sous lequel tombent, comme des cordons de monocle, deux moustaches désespérées.

Le gilet blanc de l'habit fait ressortir la noirceur du visage, comme tramé par une gaze sombre qui le recouvre d'une sorte de vapeur.

Il trouva un commanditaire, en la personne d'un propriétaire de bazar de la rue d'Amsterdam. Ils installèrent leur studio à Asnières, rue de l'Ouest (I) et y tournèrent une dizaine de films, parmi lesquels :

- La Marâtre, d'après André de Lorde.
- Maman Catherine, avec Emilienne Dux et René Rocher, qui venait de tourner dans " Le Coupable ", sous la direction d'Antoine.
- L'Effroyable doute (toujours d'après A. de Lorde)
- 40 HP, avec Marcelle Praince et Roger Vincent, gendre de Leitner, jeune premier sur lequel on fondait de grands espoirs, vite déçus.

André de Lorde était un compagnon extrêmement joyeux, mais il n'était jamais à court d'horreurs, pour ces petites bandes. Il en rajoutait tant et plus : gens éventrés, clairs-obscurs, orages, yeux crevés, scènes de folie, etc..

Jacques Grétilat, qui avait souffert, comme acteur de films, des longues attentes en cours de " tournage ", organisa son temps de façon à ce que les comédiens et le commanditaire ne perdent pas le leur. Jouant le soir à l'Odéon, il tournait le matin à Asnières et l'après-midi le régisseur préparait les décors et les accessoires pour le lendemain.

C'est à cette époque que Grétilat tourna, d'après Courteline : " Un client sérieux ", avec Léon Bernard. C'est d'ailleurs à Grétilat que Courteline confia son premier scénario : " Médard est rentré saoul ", joué par Lavigne, fille de la grande comédienne du Palais Royal, Henri Lamy, frère du comédien du même théâtre et de la petite Genevois, dont c'étaient les débuts et qui devint plus tard Madame Pathé.

Pendant la guerre de 1939, lorsque la Comédie Française donnera une représentation au bénéfice d'Antoine, Jacques Grétilat offrira aux enchères ce scénario autographe, qui fit une quinzaine de milliers de frs.

Ces petits films d'environ 1.200 mètres, coûtaient alors une quarantaine de mille frs. Il est vrai que la vedette y touchait un cachet de 100 Frs, ce fût le cas de Léon Bernard dans " Un client sérieux " et Jacques Grétilat avait lui-même un salaire mensuel de directeur-metteur en scène de 3.000 Frs, ce qui était coquet.

Grétilat ajoute que le maquillage blafard n'était pas amélioré, il s'en faut, par les lampes à mercure, dont l'éclairage était désastreux et très fatigant pour les yeux.

Ce virtuose du symbolisme fût, à son insu, une sorte d'Antoine cinématographique et le rejoint, en dépit de leurs conceptions opposées de l'expression, parce qu'ils étaient marqués tous deux par la même époque/ Le vérisme, cher à Antoine, par delà Zola, Huysmans et Mirbeau, rejoint le romantisme symbolique de Gance, à travers Fauchois et Romain Rolland.

Ainsi Gance, sorte de Fauchois odéonien, a-t-il plus d'une parenté avec Antoine, ne serait-ce qu'une parenté d'origine; le faubourg parisien. Il hésite tantôt entre la majuscule et le prosaïsme, entre Beethoven et Zola, entre l'Empire et la Révolution, entre la loupe et le télé-objectif. Mais de même que la charnière Fauchois-est d'une époque, la charnière-Gance est dépassée à peine née-par son siècle; quant à Antoine; il est mort avec le sien, c'est à-dire pratiquement en 1915.

Ceci nous amène, de Fauchois à Romain Rolland, dont Grétil-
lat a créé, à l'Odéon, le "Beethoven", oeuvre et création puissantes, bien à l'échelle du comédien, et qui tenta, depuis, sous une autre forme, Gance.

Mais c'est à Grétilat qu'échût, en 1932, l'honneur de personnifier Beethoven pour la première fois à l'écran. Cette tentative l'intéressait. Malheureusement, le producteur, après avoir confié la mise en scène à un musicien des studios Pathé, aussi inexpérimenté que lui, voulût reprendre le film en mains. Le résultat fût piteux.

Et pourtant, les sujets de cette taille étaient faits pour Grétilat. En quittant le studio de la Rue de l'Ouest, et en changeant de commanditaire, n'avait-il pas, dès 1924, écrit et proposé à son nouveau mécène, un synopsis sur Jean Haurès ? Ce dernier, effrayé par l'audace du comédien, coupa court désormais à tous projets et referma son coffre-fort.

Grétilat renonça alors à la mise en scène, se consacrant entièrement à son métier de comédien.

Mais cette part de sa vie n'appartient plus à l'histoire du cinéma.

Qu'il suffise, pour terminer, de rappeler qu'avant 1927 date du premier film parlant, et depuis, Jacques Grétilat a tourné avec un grand nombre de metteurs en scène, des rôles divers, qui sont loin d'éclipser sa notoriété de théâtre (I).

Retenons, pour mémoire, parmi les films muets : "Néron" film américain, tourné en 1920 à ROME par la Fox-Film, avec Grétilat dans le rôle de Néron.

(I) Ayant quitté l'Odéon , Grétilat créa notamment sur le boulevard, avec Alcover, la " Judith " de Bernstein, puis, peu avant la guerre de 1939, au Vieux Colombier, " La Première Légion ", traduction d'une oeuvre américaine, et revint à l'Odéon jouer " Le Comédien pris à son jeu ", d'Henri Ghéon, avec Henri Rollan.

Cette grandiose production, réalisée à coups de dollars, par un certain Gordon Edwards, était interprétée pêle-mêle par des comédiens, américains, italiens et français. Les décors étaient nombreux et brillants, la figuration formidable, les costumes luxueux et les extérieurs italianismes. Une orgie de pellicule et d'opérateurs permettait, pour chaque séquence, une grande variété d'angles. C'était du Gance avant la lettre. Quant à la vérité historique, elle était avant tout conditionnée par le goût des américains.

Les Italiens ne s'arrachaient pas seulement les cheveux, devant la caméra, dans le feu naturel de leur exubérance, mais ils assistaient, horrifiés, à la mascarade de leur Histoire. Néron y mourait, notamment, à la Villa d'Este. Malgré cela, les Américains n'avaient pas hésité à voir grand, et de nombreuses scènes, en particulier dans un stade romain, reconstitué à cet effet, avait aux dires de Grétilat-Néron, une grandiose beauté, avec ses gradins pleins à craquer. Mais cette tour de Babel devait réserver à Grétilat d'autres joies. Les dialogues entre Italiens, Américains et Français, parlant chacun dans leur langue, et s'exprimant avec leurs tempéraments propres, ne manquaient pas d'une certaine saveur, d'autant que ni les uns ni les autres ne se comprenaient. Le metteur en scène américain ne savait lui-même que deux mots de français : " bien bon ".

Dix ans après, le même film tourné dans les mêmes conditions, en sonore, eût rivalisé de cocasserie avec les films de Max Linder, de Rigadin et de Cocantin et de pittoresque avec ceux de Chaplin.

A mes questions, concernant d'autres souvenirs personnels, Jacques Grétilat me répond que, s'il avait connu Nalpas, secrétaire général du Film d'Art, et Delluc, comme journaliste plus que metteur en scène, il n'avait pas été en contact avec ~~les~~ Meliès ou avec Prince Rigadin.

Au dernier, dont le comique était assez rudimentaire, Grétilat préférait celui de Levêque-Cocantin, esprit fin dont le physique n'était pas seul en cause.

Pour terminer, Jacques Grétilat fait remarquer que le théâtre et le cinéma de ce début de siècle disposaient de comédiens autrement mieux doués physiquement que ceux d'aujourd'hui. De nombreuses comédiennes étaient d'une grande beauté; les hommes étaient souvent de belle prestance, élégants, racés.

S'il est vrai que le comédien de théâtre éprouve de réelles difficultés à s'adapter à l'expression elliptique de l'écran, parce que la scène est l'habitude, pour les spectateurs éloignés, à ~~enigmar~~ fignoler un peu son jeu, Jacques Grétilat croit, néanmoins, que l'écran parlant a besoin de comédiens qui connaissent toutes les ressources du micro : des artistes ayant l'habitude d'apprendre et de dire un texte dont, pour le cinéma, une précieuse économie de temps et d'argent.

Le génie cinématographique de Raimu, de Barrymore, ou de Charles Laughton, donne raison, dans une certaine mesure, à l'opinion de Jacques Grétilat, comédien et pionner du cinéma français.

Henri Lynam